Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 32

Artikel: Sous la canicule
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218135

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sement du public qui se tordait. Mme Knie, mère, était à la caisse et avait la gérance de cette entreprise. Je viens de parler de l'équilibriste Blondin, à ce propos, je me suis souvent demandé, en vain, si ce Blondin était le même que le Blondin qui, plus tard, traversa, sur la corde tendue, les chutes du Niagara ?

Pendant quelques années, je revis plusieurs fois, à Lausanne, la famille Knie. C'était pour nous autres gamins une joie lorsque le crieur public Clerc — un ancien soldat au service de Naples — un grognon, bourru, sec et rougeaud, annonçait au son du tambour la venue des célèbres artistes et la première représentation. Et comme nous le suivions pour ouïr plusieurs fois la mirifique nouvelle, car il fallait en connaître tous les détails pour les faire briller aux yeux des mamans à l'effet d'obtenir les quelques sous destinés à payer l'entrée et user nos fonds de culottes sur les planches rugueuses et mal rabottées.

Là nous admirions les voltiges du père Knie, un peu pansu, ainsi que les exercices des deux fls, les danses des filles et les bons mots du paillasse. Chaque soir, le spectacle se terminait par une pantomime burlesque, jouée par « toute la troupe », paillasse compris.

Les danses sur la petite corde nous charmaient absolument et l'élégance de l'acrobate en son pourpoint de velours pailleté, ses voltes, ses audaces nous réjouissaient fort et ce n'était pas non plus sans une légère appréhension que nous le regardions s'agenouiller, s'asseoir, sauter, balancier en mains, toujours souriant. Et l'artiste, sa danse achevée, — tandis que le public applaudissait, — remettait son balancier au paillasse, sautait sur la piste, et saluant avec le geste traditionnel, qui signifie sans doute : « Voyez, ce n'est pas plus difficile que ça ».

Mais ces choses d'autrefois, qui nous paraissaient superbes, nous sembleraient aujourd'hui bien mesquines. La pyramide de bouteilles, au sommet de laquelle un des fils Knie se tenait debout sur une main, vous ferait sourire de pitié ! Ce sont des acrobaties démodées, que nos modernes attractions ont laissé bien loin derrière elles. Le voyage du père Knie poussant sur la grande corde une brouette chargée d'un mannequin ou d'un enfant (?) ne parviendrait pas même à vous enthousiasmer ; nous étions moins difficiles, ayant moins vu. Pendant un quart d'heure que durait le trajet de l'acrobate, poussant la brouette, nous nous sentions vivre dans la peau du bonhomme et de telles impressions ont bien quelque valeur pour de simples âmes d'écoliers que nous étions. Dès lors, bien des années ont passé et la dynastie des Knie ne passe pas. Une génération nouvelle remplace celle qui vieillit et les pourpoints dont j'admirais l'élégance ont fini leur vie de parade, comme l'ont finie aussi mes casquettes de collégien et ma tunique à boutons jaunes, contemporains de ce velours pailleté. Tout passe, j'ai vu nombre de choses plus reluisantes, mais le souvenir des Knie n'en demeure pas moins à ma mémoire. Il s'y mêle une foule d'autres images de jeunesse et lorsque vous aurez, comme moi, la barbe et les cheveux blancs, de semblables rappels seront pour vous d'une joie exquise. Vous aurez vos Knie, comme j'ai les miens. Ils porteront un nom différent, qui ne vous rappellera ni danseurs de corde, ni pourpoint scintillant, ni sourires satisfaits, mais quand même leur souvenir vous sera cher, parce qu'il évoque vos jeunes années.

C. P.-V.

SOUS LA CANICULE

Le soleil est implacable. Il nous rôtit. Le monde est une fournaise. Ce n'est pas gai du tout de devoir travailler avec une pareille température. La tête est lourde et pourtant vide d'idées. La langue est pâteuse et le gosier sec. L'appétit fait défaut ; tout aliment vous répugne ; seule, la soif vous persécute, s'avivant sans cesse. On boirait le lac. Et plus on boit, plus on transpire.

Pourquoi ne pas adapter momentanément notre vie à cette température caniculaire. Travailler, par exemple, le matin, une heure ou deux de plus et après-dîner, au plus gros de la chaleur, dormir. C'est en somme ce qu'on peut faire de mieux, car le travail que l'on accomplit l'après-midi, par cette chaleur ne vaut pas lourd. Autant rester couché. Et puis, tandis qu'on dort on ne fait de mal à personne ; on ne médit pas ; on n'use pas ses vêtements ni ses souliers ; on ne mange ni ne boit, partant, on réalise sans peine aucune d'appéciables économies.

Dormons. Bon sommeil !

LE VALLON DE LA JOUGNENAZ

Il fait chaud dans la plaine où l'on fauche les blés. Une lumière éclatante pèse sur le village où, seule, l'eau qui tombe dans le bassin de la fontaine répand un peu de fraîcheur.

Mais bientôt les forêts commencent, les belles forêts où l'on respire à pleins poumons un air frais chargé d'un parfum de résine. Et les sapins se dressent immobiles, pareils à des fidèles gardiens d'un trésor imaginaire.

Quand on a suivi pendant une heure la route qui zigzague dans le ravin de la Baumine, on atteint le pâturage des Crébillons, puis celui des Praz, tandis que Grange-Neuve étend ses pentes verdoyantes jusque sur les flancs du Suchet. Le chemin du pâturage, bordé de hêtres noueux s'éloigne et contourne l'Aiguillon à flanc de rocher pour s'en aller vers la Limase et la Grand' Borne. Vers le sud, le sol cède brusquement et, de toutes parts les pentes herbeuses se rejoignent au creux d'un petit vallon où les premiers arbres dressent leurs frondaisons d'un vert sombre : c'est le vallon de la Jougnenaz.

Deux sources alimentent la petite rivière, deux sources qui descendent en légères cascades des flancs du Suchet. eCs eaux se rejoignent à une faible distance du grand chalet qui dresse sa masse grise au pied d'une colline boisée. La porte est ouverte. Le bétail est à l'étable car c'est l'heure de la traite. Et les fruitiers en calotte de cuir, la chaise à traire fixée par une courroie, s'approchent des vaches qui s'impatientent. Au-dessus du large toit, la cheminée à bascule laisse échapper un peu de fumée parce qu'on a allumé un bon feu sous la grande chaudière de cuivre rouge — la grande chaudière où les hommes viennent tour à tour verser leur seillon plein de lait. Dès que la masse liquide sera chaude, on l'a fait cailler avec la présure et le fromage viendra prendre sa place dans la forme de bois en attendant de rejoindre les nombreuses pièces qui, dans la cave fraîche, montrent déjà une belle écorce brune.

A un jet de pierre du chalet, il y a une barrière à claire-voie. C'est là qu'est la frontière. Et pourtant rien n'indique que nous avons changé de pays. Les sapins continuent à étendre leurs rideaux épais de chaque côté de la rivière. L'eau se hâte de courir entre des rives herbeuses et de sauter par-dessus de grosses pierres pour reprendre allègrement son cours sur le fin gravier poli ou pour s'arrêter complaisamment dans des anses profondes barrées par d'étroits bancs de sable.

Tout un monde étrange d'animaux et d'insectes vit sous ce dôme de verdure ou dans l'onde limpide. Certainement la Jougnenaz possède de petites truites pointillées de rouge, puisque pêcheurs et braconniers connaissent cette rivière ; et des oiseaux de toutes formes et de toutes couleurs nichent dans les buissons épais ou construisent des nids de branches sèches dans la cime des grands arbres. Durant la saison trop brève de l'été, ils iront, infatigables, à la recherche de leur nourriture, après quoi on les verra se préparer pour le grand départ d'automne.

C'est à cette saison que la petite vallée sera la plus belle, quand les colchiques fleuriront les pâturages et que les teintes d'ocre et de carmin se répandront sur les frondaisons puissantes. Le son des clochettes ajoutera sa note mélancolique à tout ce paysage jurassien qui invite à la nostalgie. Et quand l'hiver viendra avec son cortège de brume, de givre et de neige, il ne restera plus, sous le ciel bas, que quelques grands rapaces avides de saisir dans leurs serres puissantes les rares petits animaux que le froid n'aura pas engourdi dans de profondes retraites.

Ce sera la saison où les renards profileront, par une nuit de lune, leur museau pointu, leurs oreilles droites et leur queue en panache sur les grands champs de neige. Et — si l'hiver est long et rude — le hurlement des loups se répandra peut-être, comme autrefois, dans cette vallée solitaire.

* * *

Pareille à une rivière alpestre, la Jougnenaz s'en va entre des rives escarpées. Rien ne semble indiquer que nous sommes en terre française. Peut-être qu'il y a, quelque part, dans le pâturage, une de ces vieilles pierres grises portant les armes des Bourbons ? Peut-être encore qu'un douanier philosophe fait la sieste sur un lit de mousse et poursuit un rêve enchanté comme le sous-préfet aux champs d'Alph. Daudet ! Qui sait si l'on ne rêve pas là, comme en Provence, lors même que le chant des cigales est remplacé par celui des abeilles diligentes ou des bourdons velus.

Sur la rive gauche, le sol s'élève et, au-dessus d'un escarpement entièrement boisé, se dresse, au milieu des prairies, le hameau des Petits-Fourgs. Se détachant sur le ciel pâle, les derniers rochers du Suchet semblent nous accompagner dans notre marche aventureuse, tandis qu'au nord, l'Aiguillon dresse sa masse imposante, pareille à une pyramide irrégulière toute rose au soleil couchant.

Le vent qui vient du sud nous apporte un bruit de clochettes. C'est un troupeau disséminé sur l'étroite prairie en bordure de la rivière. Un jeune berger est là, au milieu du chemin. Il porte un grand chapeau et des vêtements effrangés. Il est de Jougne, et c'est la troisième année qu'il passe l'été dans ces solitudes.

On continue à suivre le petit chemin bordé d'épilobes et d'épervières et, de temps à autre, on aperçoit, à travers le feuillage, la puissante arête du Mont-d'Or qui ferme l'horizon. Et l'on va, sans jamais rencontrer personne, sauf, parfois, un bûchron qui revient du travail.

Il y a, dans cette petite vallée, des sites pittoresques, véritables oasis de paix et de fraîcheur — des sites qui vous invitent à la flânerie, dans un beau décor de verdure, au milieu d'arbres séculaires. On voudrait s'arrêter longtemps sous cette ombre propice ; on voudrait s'étendre sur ces frais lits de mousse que le soleil ne brûle jamais. Des campanules penchent leurs petites clochettes bleues sur l'onde limpide et le martin-pêcheur, que rien n'épouvante, file d'un vol rapide, en rasant la surface de l'eau pour aller se percher sur une branche au-dessus du courant. Immobile, les yeux fixés sur la rivière, le bec en avant il guette, au passage, l'imprudent petit poisson. Parfois c'est un écureuil qui vous regarde sans crainte en grignotant un fruit sec.

Quand on se remet en route, on franchit une dernière forêt, on entre dans un grand pâturage et Jougne apparaît sur un promontoire escarpé — Jougne, dont les maisons posées en un large triangle autour de l'église, ressemblent à des sentinelles vigilantes montant la garde à l'entrée du passage célèbre. Mais la rivière oblique vers l'est et s'en va baigner les murs des maisons qui, disséminées dans toute la vallée, forment le bourg industriel de La Ferrière.

Cette passe étroite, entre la haute falaise du Mont-d'Or et les derniers contreforts du Suchet, a sa place marquée dans l'histoire de l'humanité. C'est là que les tribus helvètes s'engagèrent avec leurs lourds chariots attelés de bœufs. Pris d'une nouvelle fièvre d'émigration, les Helvètes s'en allaient vers le pays fabuleux de Saintonge malgré l'opposition de Jules-César. On se les représente mal, dans cet étroit défilé, avec leurs dix mille chariots et leurs quarante mille têtes